MAURICE FICKELSON
Quand la nuit tombe
Sonnet

Quand la nuit tombe, je vois mon ombre devant moi sur le chemin de sable. Je me retourne: c'est la lune. Et je reconnais la région qui est réputée pour ses *points de vue*. En voici un. Je monte une marche et plus longue est mon ombre sur les monts éclairés; puis une autre, mon ombre s'allonge encore. Je hoche la tête: cela est bien. Ainsi jusqu'en haut. En haut, je n'ai plus d'ombre. Quel est ce mystère? Je regarde la lune. C'est effrayant, dis-je. C'est effrayant, répond l'écho à cette hauteur où il ne devrait plus y avoir d'écho. Il me faut penser alors à redescendre – tout ce chemin à refaire où l'on s'enfonce dans le sable… Comme cela est vain!

*

Certaines nuits, le ciel tremble, le ciel et toutes les étoiles. C'est un immense vacillement d'incertitude, comme une question à laquelle on ne saurait pas répondre. L'infini s'annule. Inquiet, on sort sur le balcon et l'on constate: plus de profondeur. On ne veut pas y croire: cette toile peinte mal tendue au-dessus de nos têtes… Ce ne peut être qu'un moment d'oubli, cela ne saurait durer. Et cela ne dure pas, tout revient, tout se remet, on sourit à ses proches, mais quelle anxiété que de se dire que le monde pourrait une nuit disparaître dans un trou de mémoire.

*

Des torrents de lumière descendent du ciel. Les arbres sont illuminés, les toits, les vaches dans les champs, les instruments agricoles. La fermière vient voir. Elle regarde le fermier figé au milieu de la cour, une fourche sur l'épaule, figure ancienne. On croirait que le flot de lumière le soulève par moment. Puis il retombe, il

tombe en cendre. Le soir revient, le crépuscule calme, on sent déjà l'automne. Une petite brise se lève et remue les cendres au milieu de la cour. La fermière regarde. Non, il n'y a pas de raison.

*

Sur le Pont-Neuf, au pied de la statue équestre de Henri IV, un ange est tombé du soir. Il est très abîmé. On ralentit le pas, on hésite un moment, et personne pour vous dire ce qu'il y a lieu de faire, s'il faut lui soulever la tête en attendant les premiers secours, ou tout autre geste, mais la pluie menace, on remonte son col, on presse le pas, il n'y a plus grand-chose à voir d'ailleurs. Le vent efface les dernières traces. On n'aurait pas eu le temps même de marquer à la craie son contour sur le sol.

*

La jeune femme sort sur son balcon et dit adieu à la nature. Après quoi elle rentre et referme la fenêtre. Puis se ravise et revient sur le balcon, regarde le ciel, la ville, la brume sur la ville, la fumée, la brume qui est fumée, et se demande ce qu'elle a voulu dire, pourquoi elle l'a dit, si elle n'entendait pas mettre fin à ses jours, auquel cas cela se comprend, cet adieu, que l'on fait d'ordinaire quand la nuit tombe et que l'on a un doute à propos du moment qui suit. Quels projets alors? C'est trop de mélancolie.

*

Dans ma chambre, les ombres se détachent des murs; elles ne tiennent pas; elles glissent et s'affaissent en de petits tas. J'en parle au propriétaire. Il m'écoute, un pli entre les sourcils. Il faudrait changer le papier peint, dit-il enfin. Et s'en va en grommelant: les locataires ont toujours eu des problèmes avec les ombres. Chacun suit son idée. J'ai attendu l'hiver pour refaire ma chambre à la chaux. Lorsque tout fut sec, j'ouvris les fenêtres. Les oiseaux entraient par l'une et sortaient par l'autre, leurs ombres au plafond. Quelques-unes restaient. Cette belle qualité de chaux blanche retient les ombres que font les oiseaux. À la pleine lune, j'éteindrai les lampes. J'ai confiance dans la pleine lune.

*

Il y a dans l'année une nuit, une heure, un instant, une aube où la lune devient noire. Ce n'est pas l'ombre de la terre qui passe, une éclipse, on y pense pas, on n'a pas le temps d'y penser. Mais une perte absolue de lumière, soudaine et fugace, comme un oubli de réfléchir – on l'imagine, on n'a jamais eu le temps de l'observer. C'est pourquoi on ne connaît du phénomène aucune observation consignée. Il y aurait bien les chasseurs qui vont se mettre à l'affût un peu avant l'aube… Des hommes proches de la nature. Mais comment expliquent-ils tout ce gibier à plume qu'ils ramènent sans l'avoir tiré, qu'ils ont ramassé en route? Car en cet instant où la lune est noire, tout ce qui vole tombe.

*

Marchant d'un pas vif à travers la campagne à la fin du jour, on se dit: déjà l'automne – et on se souvient de se l'être déjà dit. On suit sa pensée. Puis on la perd de vue. Sûrement, c'est la lune. Une pensée lui plaît, elle l'emprunte. Dans quel état la rendra-t-elle – je ne tarderai pas à le savoir. Marchant d'un pas vif à travers la campagne – quelque chose de familier vient à ma rencontre à reculons dans le crépuscule: c'est une écrevisse. Je la rattrape, elle me rejoint, je la reconnais. Confuse, elle lève une pince. Une écrevisse… Ce sont de ces tours que la lune vous joue.

*

Je promène mon bœuf. Je le sors chaque soir à la nuit tombée – le vétérinaire me le conseille. Il faut promener son bœuf, me dit-il. C'est un héritage: mon oncle du Limousin me l'a légué. Il ne pensait sûrement pas à l'ennui d'avoir un bœuf en ville. Où aller sans qu'on vous pose de question? Et les enfants qui veulent le toucher… Ce n'est pas bon pour les bœufs. Je l'emmène donc au cimetière. Je connais le gardien. Il y a toujours quelque chose à brouter dans un cimetière, et pour peu que l'on puisse s'y introduire après l'heure de fermeture, aucun risque de rencontre, si ce n'est de se trouver, par une nuit de pleine lune, face à une pukase qui agite ses gronoques.

*

Cette fois, je pars. J'ai tout prévu, tout calculé, la distance à parcourir, l'allure et le temps, rien au hasard. Or à peine suis-je parti qu'un homme me dépasse en courant. Puis un autre. Je les vois au moment où ils passent, puis je ne les vois plus. Sont-ils réels? je veux dire, les ai-je réellement vus? Car enfin, ce trajet est le mien, à moi et à moi seul promis. Que signifient donc l'apparition de cet homme et de cet autre et leur effrayante célérité pour disparaître dans un futur où je ne les rejoindrai jamais? Et pourquoi sont-ils deux, quand un seul suffirait à me retenir dans ce moment éternellement révolu de mon existence? Par charité… Pour ne me laisser aucun espoir?

*

La dernière lumière du soleil effleure une blanche chevelure. Vieil ami… Le moment rêvé d'un adieu. Nos ombres encore pour peu de temps confondues vont se séparer avant que de disparaître – puisque notre monde est celui de la séparation, et qu'il ne peut connaître son accomplissement que dans l'adieu que nous nous dirons. Moment de notre félicité… Ne l'avons-nous pas attendu toute notre existence? Mais un vent glacé se lève. Je frissonne. Je suis seul. Vieil ami… Où es-tu? N'était-ce pas ton reflet dans l'eau de l'étang que je voyais près de moi? Mais personne sur la rive… La dernière lumière du soleil emmène mon ombre. Quelle solitude que la campagne française.

*

On marche les mains derrière le dos, perdu dans ses pensées. La fraîcheur du soir vous ramène à la nature. Vous êtes tout près de l'étang où une lune oblique se reflète. À quelque distance de la rive, une barque un peu de travers, à l'abandon. Elle aussi a son reflet. Un reste de jour permet de voir un promeneur solitaire au bord de l'eau. La tête penchée vers l'épaule droite, il se tient dans la position du rêveur debout. Cet homme est un assassin. Comment ne serait-il pas sensible à la mélancolie de l'heure et du lieu et du biais? Et cette barque à l'abandon… Il ne saurait dire dans quelle mesure l'angle qu'elle fait par rapport à la rive participe au sentiment qu'inspire au crépuscule un étang où la lune se reflète obliquement du fait de

son inclinaison dans le ciel, mais cet homme est en accord avec ce qu'il voit, et c'est en assassin qu'il voit les choses, dans leurs écarts et dans leurs afflictions.

*

À la nuit tombée, les assassins se glissent dans la maison par le plancher. Ils se font plats pour mieux passer. Cependant, il arrive qu'un renflement du tapis les trahisse. Comme ce soir-là – vous lisez votre journal dans un fauteuil, mais vous n'êtes pas à votre lecture, votre attention flotte, vous êtes inquiet sans savoir pourquoi. Votre regard quitte la page et, à un moment, se fixe sur le tapis. L'assassin est là. Il ne bouge pas. Il attend. Je retiens mon souffle, puis j'expire longuement. Quand je me sens prêt, je me lève, je fais quelques pas, comme quelqu'un qui vient d'avoir une pensée et qui a besoin de réfléchir. J'attrape au passage un coupe-papier sur la table. Mes pas apparemment au hasard me mènent auprès du renflement du tapis. Alors je frappe, je frappe et je frappe avec mon coupe-papier en acier inoxydable. Je soulève enfin le tapis pour voir. C'est un jeune homme auquel le sang qu'il perd rend sa forme. Il tient un livre serré contre son cœur. Leurs armes sont imprévisibles.

*

Sur une grève déserte, le soir, une petite fille joue à la balle. Elle la lance, la rattrape, sur un pied, sur l'autre, le long de la plage, en récitant les formules. Un peu plus loin, dans le sable, on voit une empreinte de pied nu. Les pas viennent de la mer. Le ciel est noir. L'arrière-pays est au diable.

Maurice Fickelson